

Parlez-moi de Simon



TIPHAINE HADET

Tiphaine Hadet

Parlez-moi de Simon

© Tiphaine Hadet, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4957-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Créer, c'est résister. Résister, c'est créer. »

Stéphane Hessel

« Les erreurs ne se regrettent pas, elles s'assument. La peur ne se fuit pas, elle se surmonte. L'amour ne se crie pas, il se prouve. »

Simone Veil

MADAME K.

La chaleur reste étouffante malgré l'heure tardive. Les petits sont couchés depuis plus d'une heure. Le soleil commence à descendre dangereusement sur la ligne d'horizon, qu'elle fixe de ses prunelles en amande. La pièce s'assombrit. Le silence est pesant. L'inquiétude grandit. Elle tourne en rond dans l'immense salon. Elle n'a de cesse de remettre les choses à leur place, respectant un ordre défini, militaire et malsain. Elle sait que c'est la seule chose qu'il regardera en ouvrant la porte de l'auberge.

Elle souffre sans un cri. Pourtant, elle aime cet homme plus qu'elle-même. Depuis près de trois ans, le petit et la petite sont devenus ses beaux-enfants aux yeux de la loi, au cours d'une cérémonie insipide, sans âme ni sentiment. Elle ne les porte pas très haut dans son cœur. Ils lui ont volé une partie de son couple, dès le départ. Ils prennent de la place, sont distants, ne lui adressent aucun signe d'affection. Elle a bien tenté de leur donner des frères et sœurs mais cela n'a pas fonctionné. Elle n'est parvenue qu'à donner la vie à trois anges, à son plus grand désarroi. Elle pensait ouvrir son cœur à sa progéniture. Elle ne l'a rendu que plus glacial encore face à la vie, face à un quotidien qu'elle exècre, face à la mort de trois bambins qu'elle aurait voulu bercer, aimer, chérir.

Ce soir, les enfants de son mari dorment paisiblement dans deux pièces attenantes. Elle peut entendre leur respiration calme et régulière. Les alentours sont silencieux, plongés dans une pénombre qui n'en finit plus de l'oppresser. Alors, elle imagine les deux têtes blondes endormies, dans leurs habits de coton, cachés sous des draps brodés. Un sourire apparaît fébrilement sur son visage. Elle quitte le poste qu'elle occupe devant la large fenêtre et arpente nerveusement le salon à pas feutrés. Sa main frôle doucement le large buffet en chêne. Son regard se pose avec tendresse sur le cliché encadré, représentant un de ses trois anges, entouré des bras de sa famille. La photographie n'a que quelques mois, une année tout au plus, mais le souvenir est ancré au creux de ses

tripes. Elle ne supporte pas de devoir se rappeler que le bonheur s'est enfui, sans crier gare. Les instants heureux sont trop rares à son goût. Depuis le début, rien ne lui a permis de se sentir légère, insouciante. Dès son plus jeune âge, la confrontation avec la misère, la haine, la différence n'a eu pour résultat que de la rendre malheureuse mais aussi, dure, cruelle envers chacun. Lorsqu'elle a connu Aloïs, elle a pourtant cru entrevoir des lendemains plus faciles, attrayants, emplis de gaieté et d'espoir. Pourtant, à l'époque, il partageait le lit d'une autre. Une officielle, jalouse et déshonorante. Mais elle s'est accrochée afin de continuer à partager les sentiments de cet homme rassurant, aux épaules larges et confortables.

Elle le connaît depuis tellement longtemps, son Aloïs, qu'en l'épousant, elle n'a eu que l'impression d'atteindre son rêve. Celui, inespéré, de fonder une famille normale, malgré le passé d'un homme déjà marié, infidèle, veuf et, surtout, père. Lorsqu'il a émis le souhait de lier leur destin pour l'éternité, elle en a eu le tournis. À aucun moment sa jeunesse n'a été un frein à leur amour, contrairement aux paroles blessantes qu'elle a reçues comme des coups de poignard peu de temps avant leur mariage. Jamais il ne lui a fait de reproche. Jamais il ne l'a regardée de travers, elle, la fille facile qui s'est ouverte sans états d'âme, prenant la place convoitée du fruit défendu de l'histoire. Jamais il ne l'a méprisée, louant sa bonté envers ses enfants, dont elle s'était occupée dès leur naissance. Jamais il ne lui a reproché son manque de compassion envers son épouse légitime, souffrante, absente, mais bien là. Jusqu'à ce triste jour dont elle aurait voulu qu'il soit inoubliable. Elle s'y était préparée, la poitrine brûlante d'une passion qui la dévorait depuis longtemps. Aloïs devait être fier d'elle, ne voir qu'elle, ne rien pouvoir remarquer de discordant. Elle avait passé de longues nuits à fantasmer la clarté qui baignerait leur consentement, chassant sans encombre la crainte d'une chute malencontreuse dans sa robe de mariée. Désireuse de respecter les traditions, elle avait demandé à Aloïs de quitter leur chambre faussement conjugale la veille, soucieuse de ne pas être confrontée à la vilénie du péché. Il avait accepté sans mot dire, allant jusqu'à saluer le respect des usages de sa future épouse. Son attitude n'avait fait que renforcer le sentiment de sécurité qu'elle éprouvait depuis longtemps en respirant le même air que lui, jour après jour.

Lors de la fameuse journée, l'estomac empli de papillons frénétiques, elle s'est présentée dans une robe simple aux couleurs pâles, portant un minuscule bouquet confectionné le matin même par ses soins. Elle a attendu son futur mari telle une jeune adolescente, heureuse et excitée. Dans sa tête, ces instants ne pouvaient être que précieux et symboliques. Il n'en fut rien. Aloïs est arrivé à l'heure exacte, un métronome greffé en lieu et place du cœur. Il l'a à peine regardée, saluant avec moult courbettes les officiels, plus nombreux que leurs proches, terriblement invisibles et distants. Il transpirait d'une impatience qui ne faisait que transpercer son ventre de femme, future et naissante. À peine avait-il prononcé les discours maintes fois répétés ensemble, autour d'un copieux repas, qu'il a tourné les talons, sans aucun signe d'attention pour elle. Ce qu'elle avait imaginé comme le plus beau jour de sa vie ne fut en réalité qu'une dizaine de minutes volées à un emploi du temps enjolivé les mois précédents pour la bonne cause. Pour le principe. Pour que tout cela ait de la gueule. Pour que cela en jette en public. Pour acheter son silence. Mais elle ne comprit qu'à la onzième minute que le pire restait certainement à venir. Trop tard donc.

Devant la photographie représentant Ida âgée d'à peine trois mois, en repensant à ce moment qu'elle voudrait vomir à chaque seconde de sa vie, elle ne peut contenir ses larmes. Elle les laisse s'échapper sans bruit, par peur de réveiller ces enfants qui ne seront jamais les siens, malgré la tendresse qu'elle tente de leur offrir, en toute hypocrisie. Elle le sait, c'est la seule manière qu'elle a de garder son homme à bon port. Il n'y a qu'ainsi qu'Aloïs ne franchira jamais la porte définitivement. Et si elle parvenait à lui donner un fils ? Mais il en a déjà un. Elle sait qu'Aloïs ne supporterait pas une seconde fille et elle reste convaincue que sa petite Ida se porte mieux au ciel que dans le monde qui l'entoure. En parcourant de ses longs doigts le cadre qui lui fait face, séchant sa tristesse dans un geste brusque, elle s'excuse mais rappelle tout bas à son enfant perdue combien la mort l'a sauvée d'un malheur inéluctable. Elle retourne se poster devant la fenêtre. Pas un habitant ne vient troubler la sérénité de ce jour qui s'achève. Aloïs travaille beaucoup. Elle le sait et l'accepte. Elle préfère souvent quand il est absent durant plusieurs jours, lui permettant de savourer pleinement une liberté faussement aménagée. Pourtant, ce soir, elle aimerait le voir rentrer tôt, afin de partager avec lui de précieux instants. Car ce soir, c'est samedi. Et, depuis trois ans, pas un seul samedi n'a été entaché d'une quelconque morosité, d'une ambiance froide et triste. Non, pour Aloïs, le samedi

a plus de valeur que n'importe quel autre jour de la semaine.

Depuis qu'elle l'a compris, en observant le comportement de son mari, elle ne peut s'empêcher de se réjouir à l'approche de ces retrouvailles qui se veulent toujours charmantes et enchantées. Pas de méprise. Il n'y a jamais eu aucun cadeau, aucune déclaration d'amour depuis leur mariage. Mais les samedis soir d'Aloïs sont pleins d'une félicité naïve, lui insufflant l'énergie qui vient à lui manquer parfois dans sa condition de femme résignée et enfermée dans une vie austère et sans étincelle. Ils se sont unis un jeudi. Alors, ce soir, il lui tarde de retrouver son époux, sa carrure, son charisme. Elle ne veut que balayer d'un revers de la main cette impression d'inabouti qui ne la quitte jamais. Oublier ses trois anges lui est impossible. Et elle ne parvient plus à porter un autre enfant. Les tentatives restent vaines et son instinct maternel déguerpit à chaque seconde qui passe. Elle ne perd pas espoir et sait, d'après ses savants calculs féminins, que le devoir conjugal de ce samedi soir peut la porter vers un avenir meilleur. Celui d'une mère, et non plus seulement vers son actualité qui la veut simplement belle. Même plus belle dans son corps, dans sa personne, dans son cœur. Juste belle aux yeux des enfants d'Aloïs. Elle veut pouvoir en couvrir un qui soit à elle et l'offrir à son mari comme descendance et fruit de leur amour. Elle s'impatiente. Aloïs devrait déjà être rentré. Le ciel est presque aussi noir que du charbon. L'heure avancée se rappelle à son bon souvenir par le biais des carillons voisins. 23 heures.

Aloïs, de son côté, n'a pas vu le temps passer. Il a travaillé ardemment auprès de ses collègues officiers. Quand ces derniers lui ont proposé de se joindre à eux pour un repas improvisé, il ne s'est pas fait prier très longtemps. Ils ont rejoint la taverne la plus proche afin d'y passer un moment savoureux, entourés de femmes aux tenues légères, abreuvés et nourris à moindres frais. Les rires sont francs, les chopes rarement vides. La correction s'envole aussi vite que l'alcool remplit les gosiers. Aloïs oublie tout le reste. Ses enfants qui doivent dormir profondément. Ceux qui ont fermé les yeux pour ne plus jamais les ouvrir. Le malaise qu'il ressent face à Klara dans la vie de tous les jours. Il n'est pas un bon mari, juste un époux absent, un père sans tendresse. Tout doit être en ordre. L'amour n'a pas sa place dans le monde qui l'entoure. Pourtant, il sait que le petit être fragile auquel il a uni son destin en manque cruellement. Mais il ne

peut rien lui offrir. Elle non plus d'ailleurs. Leur progéniture n'a pas été vaillante, se laissant emporter par le moindre virus venu. Pourtant, le samedi soir, afin d'assouvir un besoin masculin qu'il n' imagine que comme un acte médical, Aloïs fait des efforts, paraît jovial, presque amoureux. Mais tout est faux. Sa vie de famille l'ennuie. Les enfants sont trop petits et la disparition de leur mère n'a fait que renforcer l'inimitié ressentie à leur égard. Ils sont fautifs quelque part. Alors Aloïs boit. Il veut effacer de sa mémoire cette insécurité personnelle qui le rend brutal et froid. Il ne compte plus les fois où la patronne de la taverne remplit son verre. Il ne prend pas garde aux regards de certains de ses supérieurs. Il s'en moque.

Il a soif. Soif de négliger ce qui l'attend dehors. Soif de se complaire un instant dans un ailleurs illusoire. Soif de ne pas faire semblant ce samedi soir. Et puis il a soif parce qu'il a chaud. Le mois de juillet est sec. Le soleil a brûlé fortement les corps au fil de la journée. Klara, de l'intérieur de son salon, alors que la nuit a fini de briser son attente de femme mariée, ressent encore la même chaleur moite, étouffante, coriace et rugueuse. Celle-ci a eu raison de ses larmes salées. Elle a compris qu'Aloïs ne rentrera pas tôt. Il travaille trop et cela devient pesant pour l'ensemble de la famille. Elle aimerait prendre l'air mais craint de quitter l'auberge. Elle ne peut s'empêcher de rester attentive pour ses beaux-enfants. Ils sont si jeunes et déjà orphelins de mère. Elle veille sur eux malgré tout. Ce soir, elle aurait souhaité que, en retour, Aloïs veille aussi un peu sur elle, après lui avoir fait l'amour sans tendresse ni sentiment. Alors que Klara finit par rejoindre son lit, et qu'Aloïs prend racine à la taverne, temporairement abattu par une consommation excessive de bières, elle imagine ce qu'auraient pu être des lendemains meilleurs. Si Aloïs n'avait pas tardé, ils se seraient retrouvés allongés, leurs corps emmêlés. Elle aurait peut-être fini par tomber enceinte pour la quatrième fois. Mais celle-ci aurait été la bonne. Elle aurait pris soin d'elle, du bébé, avant même de lui donner la vie. Aloïs aurait été plus présent auprès d'elle. Il aurait peut-être réussi à moins travailler. Dans quelques mois, autour d'avril, elle aurait pu donner naissance à un être fragile. Elle aurait aimé avoir un petit garçon pour qu'il ressemble à son père. Pour qu'elle puisse être fière de lui, de son courage, de sa force, de son caractère. Aloïs se saoule. Klara ne le sait pas. Regrettant de ne pouvoir s'abandonner physiquement comme chaque samedi soir, elle se prend à rêver.

Si elle avait eu un fils en avril prochain, elle l'aurait appelé Adolf. Adolf Hitler.